

Dissertation et observations
Sur les inconveniens de dilater provisoirement les
Coups d'Épée, de Craionette, et autres plaies pénétrantes
dans la poitrine, faites par des armes de cette espèce.

Par M. Goussier, m^{re} et chir. ord. de l'hôpital
militaire de Brionne.

les auteurs en chirurgie, qui ont écrit sur les plaies de la poitrine,
ont bien distingué avec soin, celles qui sont pénétrantes dans cette
cavité, d'avec celles qui n'y pénétrant pas; ils ont pensé unanimement
que les premiers étant presque toujours accompagnés de dangers plus
ou moins urgents méritoient beaucoup plus de soins et d'attention que
les autres. ils nous ont enseigné en général de très bonnes choses
concernant ces blessures; mais quant à la manière de traiter, en premier
lieu, les plaies pénétrantes, nous trouvons que les sentimens, tant chez
les anciens, que chez les modernes, sont fort partagés; nous n'avons en
nul part que ce point essentiel de pratique, ait été approfondi, ni discuté
comme il le mérite. les uns prétendent que du moment qu'on est assuré
qu'une plaie pénètre, on doit la dilater, et la tenir ouverte, pour donner issue
au sang épanché, ou pour prévenir qu'il ne s'épanche. les autres disent
que la seule pénétration d'une plaie plus ou moins profonde, encore quelle
intéresse l'une ou l'autre des parties contenues, n'est pas une raison suffisante
pour la dilater, mais qu'on ne doit pas différer cette opération, si on a
lieu de croire qu'il y a épanchement. de troisièmes croient qu'on ne
doit jamais se presser de dilater ces plaies, quand même on auroit lieu
de craindre un épanchement, mais qu'on doit au contraire en favoriser
presque toujours la réunion, dans les premiers pansements.

j'espère qu'en faveur de cette matière sur laquelle je voudrois pouvoir
jetter plus de jour qu'il ni en a eu jusqu'à présent, on ne désapprouvera
pas que je rapporte ici une anecdote qui la concerne directement;
il y a près de vingt ans que celle s'est passée, je la notai dans le tems,
mais quand je n'aurois pas pris cette précaution, elle est toujours présente
à ma mémoire.

Étant à Paris en 1756. je suivais au jardin royal, un Cours d'opérations
de chirurgie, là, je vis contraster les sentimens opposés de deux
hommes respectables, placés par le gouvernement, pour l'instruction des

Elèves dans l'art de guérir. il s'agissoit ce jour là, de l'empyème; le professeur
 médecin célèbre, ayant parcouru dans un discours éloquent, les différentes
 maladies de la poitrine sujettes à occasionner dans cette capacité des
 épanchemens, sanguins, purulens, aqueux &c, nous donna la description
 des causes, leurs symptômes, et les signes qui caractérisent chacun d'eux.
 parmi les causes d'épanchemens sanguins, celle des plaies pénétrantes
 dans la poitrine, fut nommée des premières, et reconnue pour la plus-
 fréquente, et la plus avertie. Ce qui est assez évident. mais le médecin
 n'admettant sans doute que la seule circulation horticaine, étoit persuadé
 que le sang une fois sorti de ses vaisseaux, et épanché, ne pouvoit plus
 être considéré que comme un corps étranger, infiniment nuisible à
 l'économie animale, et qu'il falloit toujours se hâter d'extraire; fondé
 sur ces principes, et à l'aide de quelques autres suppositions, il se efforça
 de prouver à ses auditeurs que s'il n'étoit pas toujours absolument
 nécessaire de dilater les plaies pénétrantes dans la poitrine, il étoit au moins
 toujours prudent et sage de le faire, parcequ'il étoit, il n'est guères
 possible qu'un corps pénétre dans cette capacité sans offenser quelqu'une
 des parties quelle renferme, et qui la remplissent, et qu'il ne se fasse par-
 conséquent, sur le champ, ou peu après, un épanchement duquel il
 importe de débarrasser le plus tôt possible, par la dilatation de la
 plaie, ou par l'opération de l'empyème faite dans le lieu le plus
 convenable. si dans ces circonstances, ajoutoit-il, on néglige de faire
 l'une ou l'autre de ces opérations, on court risques de fermer le coup
 dans la chirurgie, et de ne lui ouvrir la porte, pour sortir, qui après avoir
 causé des maux irréparables, tandis qu'on auroit pu les prévenir en faisant,
 dans le principe, une dilatation suffisante et capable d'évacuer tout le sang
 déjà épanché, ou sur le point de s'épancher.
 le professeur ayant fini son discours, le chirurgien démonstrateur nous donna
 aussi à son tour une explication des maladies qui nécessitent à faire
 l'empyème, et tout en nous enseignant la manière de faire cette opération
 délicate, avec le moins de dangers, il nous démontra, en même tems, son
 utilité, dans les cas qui la requièrent visiblement, et qui sont détaillés,

3

Dans presque tous les auteurs. mais En parlant des plaies pénétrantes dans la poitrine sur les quelles il s'étendit assez, il nous fit voir que son sentiment, En égard à leur dilatation provisionnelle, étoit directement opposé à celui du médecin qui venoit de parler. il nous dit tout simplement, sans chercher à appuyer la façon de penser d'aucun raisonnement étudié, et sans recourir à aucune autorité, qu'il ne pouvoit point être de Paris de ceux qui veulent d'abord dilater ces plaies, sous le prétexte qu'il y a, ou qu'il peut y avoir du sang épanché. si les vaisseaux ouverts dans l'intérieur de la poitrine sont considérables, disoit-il, en agrandissant la plaie, le sang sort en effet plus aisément du Corps, mais ce moyen ne peut contribuer en rien à refermer les vaisseaux ouverts qui se vuident encore avec plus de facilité, et conséquemment, le thorax, loin d'en recevoir un soulagement salutaire, ne peut que périr, par là, plus promptement: et si le Corps qui pénètre dans la poitrine n'interessa que des vaisseaux capillaires, il n'y aura point d'épanchement, ou s'il s'en fait un, il sera petit, et dans ce cas, l'expérience nous montre que la Nature, sans qu'il soit besoin de dilater, ne manque pas de ressources pour guérir les thorax, surtout lors quelle est secondée par les saignées, le repos, la diète &c. il nous donna ensuite pour preuve de ce qu'il avançoit, un exposé bref et naïf du traitement de plusieurs Corps de toutes espèces, pénétrant dans la poitrine qu'il avoit traités lui-même, ou qu'il avoit vu traiter, du quel il résultoit, qu'on étoit toujours mieux trouvé de suivre la voie de la réunion, soit pour abréger le tems de la guérison, soit même pour sauver la vie aux thorax, il conclut enfin qu'on devoit toujours, dans les premiers pansements, réunir les plaies de la poitrine, soit qu'il y eût épanchement ou non, nous assurant que ce parti seroit encore avantageux aux thorax, quand même les accidens obligeroient par la suite, de recourir à l'opération.

quels avantages les élèves purent-ils retirer de la leçon qu'on venoit de leur faire, en égard à ce premier pansement des plaies pénétrantes dans la poitrine hors d'état pour la plus part d'apprecier les raisons sur les quelles ces deux maîtres fonderoient leur sentiment, l'incertitude fut sans doute le partage du plus grand nombre. pour moi je fus vivement frappé du choc de ces opinions Contraires, il en sortit des étincelles à la lueur des quelles je crus appercevoir le vrai chemin qu'il falloit tenir, mais je le vois encore trop peu éclairé pour croire qu'on put y marcher solidement. l'expérience, cette grande maîtresse de tous les maîtres ne m'avoit pas encore assez instruit, pour pouvoir me ranger avec sûreté d'aucun parti; je me sentois néanmoins, dans ce moment, du penchant pour le sentiment du chirurgien. voici quel fut à peu près le raisonnement intérieur que je fis.



le médecin que je viens d'entendre à Orien parlé et très conséquemment à ses principes, mais qui peut me répondre de la solidité de ces principes, & je ne les conçois pas clairement, il n'a pas paru se mettre en peine de me les faire concevoir, je demeure donc malgré moi toujours incertain sur les conséquences qu'il en a tirées. Ce médecin me disoit je n'encore n'a peut-être jamais traité par lui-même aucune de ces Blessures dangereuses dont il parle si disertement. Si il a été consulté pour le traitement de quelqu'une, ce n'a été vraisemblablement que sur le rapport d'autrui qu'il en a pris connoissance, puis que ne mettant jamais la main à l'œuvre, ses idées n'ont pu lui venir que d'après le récit de celui qui a examiné l'état des plaies; Son avis ne doit donc être compté que comme celui d'une personne éclairée par des connoissances théoriques, mais qui n'a jamais pris, à ce traitement, un intérêt très vif, et assez grand pour s'en instruire à fond, et pour se soumettre aux recherches attentives & longues et pénibles que ce soin exige, dans la pratique.

Mais je voyois, dans la personne du chirurgien, un tout autre homme, je sentois que le point du traitement contesté regardoit une maladie chirurgicale directement de son ressort, que ce traitement lui appartenant en propre, c'étoit pour lui une affaire très essentielle; et par conséquent que les motifs les plus pressans l'obligeoient de se procurer, par tous les moyens possibles, les connoissances nécessaires pour en obtenir d'heureux succès. Je sentois encore que c'étoit, pour ainsi dire, en lui-même, dans ses propres mains que se trouvoient les vrais moyens d'instruction: En réfléchissant sur les divers mouvements que la Nature opère dans ces plaies, qu'il a souvent sous les yeux, et de l'état des quelles, tous ses sens, lui rendent un témoignage certain; En observant attentivement les différents effets de ses propres Manœuvres, et des remèdes qu'il applique lui-même journellement.

Ce raisonnement naturel m'entraînoit, comme je l'ai déjà dit, vers l'opinion du Démonstrateur, mais j'avois besoin, pour sortir entièrement de mon incertitude, de plusieurs éclaircissements ultérieurs que je ne trouvois pas, de la manière dont je les desirois, ni dans les livres, ni même qu'imparfaitement près des Maîtres de l'art que je consultois.

Cet article du traitement des plaies pénétrantes, faittes par des instruments poignans, tels que les Epées, Baïonettes, et autres de cette Nature, qui sont les seules dont j'entends parler ici, me tenoit d'autant plus à cœur, qu'étant d'abord attaché à un hôpital Militaire, et voulant par inclination passer ma vie dans ce service, je ne pouvois manquer d'avoir à traiter occasionnellement de ces plaies, aux quelles les militaires sont continuellement exposés.

5
je concevois très bien que de la méthode de dilater donnée par les uns, et de celle
d'éviter les dilatactions conseillée par les autres, dans le premier pansement, il devoit
résulter une différence essentielle, et de la plus grande importance pour les orléans.
Mais pour être en état de faire un bon choix, il falloit commencer par examiner
scrupuleusement, si les dilatactions par elles mêmes étoient exemptes de dangers; si
les épanchemens de sang étoient réellement autant à craindre qu'on le disoit, et si
l'air extérieur qui entre dans la poitrine, par les ouvertures accidentelles, ou
artificielles de cette capacité, est aussi contraire aux organes qu'elle renferme,
et singulièrement à ceux de la respiration, qu'on le pense. Ces opinions,
et les raisonnemens des uns et des autres ne devoient que de ces trois
propositions considérées sous des aspects opposés.

Ceux qui veulent qu'on commence par dilater les plaies pénétrantes dans la poitrine
afin d'éviter un épanchement, supposent que le plus grand danger de ces orléans
vient du sang épanché, et que le moyen le plus sûr d'obvier à ses désordres, c'est
de l'obliger à sortir par la plaie même, qu'on met en état, par la dilatation, de
lui laisser passage; ils pensent aussi, qu'en prenant les précautions convenables,
on peut aisément faire ces dilatactions sans risque, et ils comptent pour peu
l'impression qu'un courant d'air plus grand, et plus continu, peut faire sur les
organes renfermés dans la poitrine, par l'augmentation de la plaie.

Ceux qui s'opposent au système des dilatactions provisionnelles, soutiennent que le
danger des plaies qui pénétrant dans la poitrine, vient plus souvent de l'inflammation
quelles occasionent, que de l'épanchement de sang; ils disent que celui-ci
épanché en petite, ou en médiocre quantité, rentre dans ses vaisseaux, ou se
résout presque toujours, par les forces de la nature, aidée des saignées, de la
diète et des autres secours que la chirurgie administre, suivant les circonstances.
ils reconnoissent que les dilatactions elles mêmes peuvent faire naître des accidens,
et ils sont persuadés que, plus la plaie est large et tenue ouverte, et plus aussi l'économie
animale souffre de l'accès de l'air, par ces ouvertures contre nature.

il s'agissoit donc de vérifier ces propositions envisagées dans un sens si contraire
par des personnes respectables. je me suis souvent étonné, que sur un sujet aussi
important, et sur lequel la pratique fournit de si fréquentes expériences, on ait
conservé du doute. j'ai souvent regretté, que des chirurgiens experts, seuls en
état de nous donner sur cette matière, une doctrine solide, n'aient point encore
pris à tâche de diriger jus qu'au moindre usage qui peut obscurcir ce point
de pratique, un des plus essentiels de la chirurgie militaire. En attendant que
quel qu'un d'eux, plus en état que moi, de faire ce présent, aux jeunes chirurgiens
voulut bien l'entreprendre, par attachement pour la profession, et par amour de
l'humanité, mais sur tout des militaires qui ont tant de droit d'attendre de la



chirurgie, les secours éclairés qu'exigent d'elle, les coups périlleux aux quels ils ne cessent de s'exposer généreusement; je croirois qu'ils m'auraient quelque gré de leurs faire part ici de ce que mes recherches, et ma propre expérience m'ont appris à cet égard.

Les observations nombreuses que j'ai eu occasion de faire, dans les hôpitaux militaires qui m'ont été confiés, sur les coups d'épées, et de baïonnette plongeans dans la poitrine, m'ont convaincu 1.^o que les grands épanchemens de sang qui s'en sont que trop souvent les suites, ne se font presque jamais lentement, et avec un certain espace de tems, comme de quelques jours, mais au contraire qu'ils se font presque toujours aussitôt, et occasionent une mort si prompte qu'on ne peut guères espérer que l'art puisse en garantir les effets 2.^o que les épanchemens, petits ou médiocres, des quels on a souvent lieu de soupçonner l'existence, se terminent presque toujours par la résolution. 3.^o que l'inflammation, la suppuration, et la mortification même des parties lésées, dans la poitrine, en sont des suites aussi fréquentes, et pour le moins autant à craindre que les épanchemens. 4.^o que la plus part des symptômes qui accompagnent les accidens que je viens de nommer, se confondent avec ceux qui dirigent l'épanchement dont l'existence est par conséquent assez difficile à distinguer ainsi que la fluctuation, ou un sentiment d'ondulation, joint à l'élévation de la poitrine du côté où se trouve l'épanchement, qui sont les signes qui lui appartiennent en propre, ne se manifestent, ce qui n'est pas ordinaire, aucune de l'inflexibilité des côtes qui s'y présentent peu. 5.^o qu'il arrive aussi quelque fois que le sang qui sort des vaisseaux ouverts, au lieu de s'épancher, s'infiltre, et s'insinue, dans le tissu cellulaire, à peu près comme il se voit dans les trombes, des saignées mal faites. 6.^o que ces plaies occasionent encore quelque fois la mort sans qu'on puisse raisonnablement l'attribuer à aucune des causes ci-dessus, mais seulement parceque quel qu'une des parties dont l'intégrité se trouve absolument nécessaire à l'entretien de la vie, ayant été touchée, la mort arrive subitement, sans qu'on puisse trop en rapporter des raisons plus palpables.

J'ai vu par ces mêmes observations que les dilatations des plaies pénétrantes dans la poitrine, quoiqu'faites par une main habile, peuvent avoir des inconveniens dangereux. on ne peut en effet, dans cette espèce d'opération, que suivre la direction transversale des côtes, dans l'endroit où la plaie se trouve située; cet endroit augmente, ou diminue nécessairement, les difficultés de la dilataion, avec sûreté, en égard à l'expression des vaisseaux, des muscles &c, à la proximité des viscéres, aux quels on doit soigneusement éviter de toucher, de même qu'à l'artere intercostale, logée en grande partie, dans la rainure du bord inférieur des côtes.

une preuve bien convaincante des dangers que l'on court dans ces dilatations, c'est que dans un lieu, où ils semblent le moins à craindre, j'ai vu un chirurgien, un peu trop pressé, quelles étoient nécessaires, en dilatant un coup de saionette qu'un soldat venoit de recevoir, dans la poitrine, sous le tétou, du côté droit, entre la cinquième et la sixième des vraies côtes, ouvrir cette artère intercostale, de laquelle le sang jaillit en dehors tout à coup; cet accident l'émut d'abord, mais voyant que les assistants croient que ce sang qui sortoit, étoit celui de l'épanchement, suppose il pris sur le champ, le sang parti, de les confirmer dans cette idée, puis mettant le doigt indicateur de la main gauche, dans la plaie, il en comprima, du bout, l'ouverture de l'artère, pendant quelque tems, il se fit donner ensuite, de la charpie préparée en forme de petites ^{les d'un fil pendant en dehors,} pilottes, qu'il posoit sur cette ouverture alternativement avec ses deux doigts indicateurs, ayant grand soin que l'un des deux comprima sans être, et d'appuyer un certain tems, sur chaque petite pilotte, avant d'en introduire de nouvelles; il continua ainsi pendant un peu de tems, et jusqu'à ce que la plaie fut bien tamponnée, et que la charpie fit par dessus, une certaine élévation, puis il termina le reste du pansement à l'ordinaire. Ce moyen lui suffit heureusement pour arrêter l'hémorragie, il fit entendre au blessé qui n'avoit eu d'autres symptômes, qu'une certaine pesanteur douloureuse à l'endroit de la plaie, avec une oppression médiocre, que le coup qu'il avoit reçu étoit si dangereux, qu'il en périrait, si il ne gardoit pas le plus grand repos, ou si, il s'écartoit du régime qu'il lui prescrivit. il lui fit ensuite une saignée qu'il eut soin de réitérer proportionnellement à l'état de son blessé; il ne leva l'appareil qu'après trois jours révolus, et avec les précautions convenables en pareil cas. il fit les pansements suivans avec la plus grande circonspection, et le blessé guérit bien, sans même soupçonner l'espèce de dangers du quel il étoit sorti. mais depuis cet époque, le chirurgien ne dilata plus aucune de ces plaies, sans nécessité urgente et bien marquée. on ne pouvoit pas accuser son ignorance de cet accident, il étoit anatomiste, et il connoissoit bien certainement le trajet de cette artère: mais c'est que le danger étoit très prochain, et qu'un rien, pour ainsi dire, l'y fit tomber.

Il est aisé de sentir que ces dilatations sont encore susceptibles d'autres inconvénients, mais comme il n'est question, dans ce moment, que de montrer quelles ne sont pas sans dangers par elles mêmes, je pense que cette petite histoire suffit seule pour désabuser ceux qui les croiroient entièrement innocentes. à l'égard des mauvais effets que produit l'introduction immédiate de l'air, dans la poitrine, par les plaies de cette capacité, on ne peut s'empêcher de reconnaître que son contact est très pernicieux à tous les vices qu'elle contient, qu'il les dessèche, les irrite, et les enflame, qu'il gêne toujours les fonctions du poulmon.



et quelquefois même au point d'empêcher entièrement, ou presque entièrement celles du lobe qui se trouve du côté ouvert, par une plaie considérable. —

D'après ce que nous venons de dire que l'observation nous a appris, sur le peu d'utilité qu'on doit attendre de la dilatation des plaies pénétrantes dans la poitrine, dans les cas où il s'y fait d'abord un grand épanchement, par l'ouverture de quelques vaisseaux considérables, hors de portée d'y appliquer immédiatement les secours de l'art. Sur les ressources que la Nature et la Chirurgie trouvent d'ailleurs pour dissiper les épanchemens petits et médiocres. Sur l'incertitude des moyens de l'assurer de la quantité de l'épanchement, et de le distinguer, de l'épée de trombus, ou extravasation intérieure dont nous avons parlé, de l'engorgement, de l'irritation, de l'inflammation, et des autres affections des parties internes — Orisées, qui presque toutes ont des symptômes communs avec ceux de l'épanchement, tels que l'oppression, la douleur, la gêne, la difficulté de garder certaines attitudes, comme de se coucher sur le côté opposé &c. les quels peuvent accompagner également ces divers accidens, et ne diffèrent qu'en, en chacun d'eux, que par leur intensité; on aura aisément présent que nous sommes du sentiment de ceux qui pensent qu'on ne doit jamais se presser, dans le premier pansement, de dilater les plaies pénétrantes dans la poitrine, quand même on auroit lieu de soupçonner l'existence d'un épanchement, excepté néanmoins les cas assez rares dans les quels à l'aide de la dilatation, on pourroit plus facilement appliquer les différens moyens appropriés, pour se rendre maître de l'hémorragie. Ce qui nous fait penser ainsi, ce n'est pas tant à cause des inconvéniens que nous avons vu qu'on pourroit encourir en faisant ces dilatations, (cas un chirurgien habile peut toujours se flater d'éviter au moins les principaux) que parceque nous sommes persuadés, que dans le premier moment de ces Orisations, elles sont rarement indiquées par la Nature, qui demande presque toujours un certain tems, pour nous montrer quelles sont les ressources, ou le besoin qu'elle a de celles de l'art, pour leur guérison. —

En effet puisque nous savons, que cette opération est insuffisante dans les épanchemens causés par l'ouverture des gros vaisseaux, que les petits ou médiocres se résolvent le plus souvent, et que la dilatation de la plaie, loin d'être un moyen innocent et bien sûr de garantir des désordres que l'on craint, il y a même des cas où on pourroit l'en accuser. Nous ne voyons plus de raisons valables pour faire souffrir cette opération, aux Orisés, dans le premier pansement, si ce n'est seulement, comme nous l'avons dit, dans le cas d'une hémorragie provenant d'un vaisseau, tel, par exemple, que l'artère intercostale, susceptible d'être liée, ou comprimée, et que la dilatation mettroit à portée de recevoir plus facilement les secours de l'art, cas il n'est pas douteux alors qu'on ne doive se presser de la faire, avec tous les ménagemens et les attentions que sa délicatesse exige. —

mais si après quelque tems d'un traitement bien entendu, qui exige d'abord de la part du
Orléans, qu'il observe les règles d'une diète exacte, qu'il garde le silence, et qu'il évite toutes
agitations de Corps et d'Esprit, et qui demande, de la part du chirurgien, l'emploi des
Saignées, proportionnées aux circonstances, le choix judicieux des différens topiques
résolutifs qu'il doit appliquer, celui des vésicaires, orieliques, et adoucissans dont le
Orléans ne doit ordinairement faire usage qu'avec sobriété. si dir-je, malgré toutes ces
précautions, et autres que les Circonstances peuvent exiger, on voit que les accidens
continuent, ou qu'il en surviennent de nouveaux qui s'émentent de plus en plus que ces
moïens ont été insuffisans, et que la Nature demeure opprimée sous le poids d'un
épanchement, ou amas de sang, ou de toute autre humeur qui n'aura pu se résorber,
il n'y a plus à balancer, il faut recourir à l'opération de l'empyème, soit qu'on la
faise, en rouvrant la plaie, ou dans tout autre endroit qui se trouveroit mieux désigné
par la Nature. C'est alors qu'on peut véritablement dire, quand elle est suivie du
succès, quelle a sauvé la vie aux Orléans: et on ne doit pas douter que cette opération
n'ait souvent cet avantage.

mais dira-t-on, n'y a-t-il pas du risque de la faire trop tard: et ne seroit-il pas plus sage
de prévenir la nécessité ultérieure de la faire, par une dilatation provisionnelle de la
plaie: je conviens qu'à l'égard de l'empyème, ainsi que des autres opérations de
chirurgie, on court le risque de les faire infructueusement, en les faisant trop tard.
mais comme il n'y a qu'un certain tems, pour les faire à propos, le chirurgien attentif et
expérimenté est seul capable de le bien saisir, et d'en profiter: Nous étions d'ailleurs
avis ej devant suffisamment démontrer que les inconvéniens, de faire cette opération,
trop tôt et sans nécessité, seroient encore plus grands et incomparablement plus
fréquens. je dis encore qu'il n'est pas aussi aisé d'éviter les accidens à venir, que
Orléans des gens l'imaginent, qui ne sentent pas que l'exercice des précautions que l'on prend
contre des dangers incertains, et qui peuvent naître de rien des sources, fait
précisément qu'on y tombe plus vite. pour se prémunir avec sûreté contre les
accidens à venir, il faudroit être bien assuré de toutes les causes qui les occasionent,
et des moïens de les écarter, ou d'annuler leurs effets: mais comme il s'en faut de
beaucoup que nous soions parvenus à ce point de connoissance, nous sommes obligés
de nous en tenir à ce que l'expérience nous a appris, nous savons, par elle, que ce n'est
qu'avec la plus grande circonspection, que nous devons agir, toutes les fois que nous
cherchons de faire entrer la Nature dans nos vûes, et qu'il est moins dangereux, et
plus sage, de la suivre, et de la secourir, en ce qu'elle même demande de nous.
je regrette bien dans ce moment, de n'avoir pas conservé l'histoire de quantité
de plaies pénétrantes dans la poitrine que j'ai traitées, ou que j'ai vu traitées par
d'autres, les avantages de la méthode que je préfère s'il feroient peut-être mieux
sentir, que par mes raisonnemens. mais je vais rapporter quelques observations
qui pourroient servir à les justifier, j'y ai joint les réflexions que chacune d'elles
m'a occasionnées dans le tems que je les ai faites, qui a été celui du traitement,
ou immédiatement après.



1.^e observation

Sur un coup de Fraionette, pénétrant dans la poitrine, qui a causé une mort très prompte.

Le Nommi Philippe Loth, fusilier au régiment de Souillon, Compagnie des Chasseurs, fut apporté à l'hôpital militaire de Briançon, le 22. mars 1779. Vers les sept heures du soir, il venoit de recevoir un coup de Fraionette à la partie latérale, gauche de la poitrine, entre la quatrième, et la cinquième des vraies Côtes, à un pouce près de leur Cartilage, du quel il mourut l'instant d'après. par l'ouverture que nous fîmes du Cadavre, le lendemain, nous trouvâmes ce Côté de la poitrine rempli de sang épanché, et nous vîmes que le Coup en traversant tout le lobe gauche du poulmon, jus qu'au médiastin qui étoit aussi percé, avoit ouvert les veines pulmonaires, d'où procedoit évidemment cette hémorragie mortelle.

2.^e observation

Sur un coup d'épée dans le creux de l'épée, suivi également d'une mort soudaine.

Le Nommi Laurent Chervay, dit point du jour, Caporal au régiment royal la marine, Compagnie de jugas, fut apporté le 15. mai 1777. à l'hôpital militaire de Briançon pour un coup d'épée qu'il venoit de recevoir dans le creux de l'épée, du Côté droit; il ne lui restoit presque plus de Connoissance, il mourut un quart d'heure après. — par l'ouverture du Cadavre, nous vîmes clairement le trajet du Coup qui pénétrant entre la première et la seconde Côtes, avoit ouvert la sous-clavière, sans avoir occasionné d'hémorragie extérieure, nous trouvâmes beaucoup de sang épanché, et aussi une infiltration considérable entre la plèvre.

réflexions

à la première inspection des Ossements qui font le sujet des deux observations ci-dessus, il étoit facile de Connoître le danger éminent auquel ils étoient sur le point de succomber: mais que pouvoit-on attendre de l'art, dans ces funestes Conjonctures, et en voulant Essayer son secours, par le moyen des dilatactions, dans la voie d'évacuer ces épanchemens, on n'auroit sans doute fait autre chose que de l'exposer inutilement à la sensuse des ignorans, et des Envieux, toujours disposés à lui trouver des torts, quand on n'y a eu recours sans apparence de succès.

3.^e observation

Sur un coup de Fraionette dans la poitrine, suivi d'un Empiême de pus guéri par l'opération.

Le Nommi marcelin eris, dit la jeuneur, fusilier au régiment de Dauphiné, Comp. g. Lieut. Colonel, âgé seulement de 17. ans, reçu le 2. janvier 1778. un coup de Fraionette pénétrant dans la poitrine, entre la quatrième, et la cinquième des vraies Côtes, deux travers de doigt près du sternum, du Côté droit. Il tomba sur le champ étendu sur la neige ou il resta au moins trois heures, parceque celui qui lui avoit porté le Coup, le croyant mort, l'avoit abandonné, des soldats le trouvèrent au bout

de cet air presque gelé, mais donnant des signes de vie, ils la portèrent dans une écurie de paisans pour la réchauffer, on ne l'apporta à l'hôpital Militaire de Orriancourt que le lendemain, environ 24 heures après son accident. il étoit extrêmement oppressé et faible, son pouls étoit fréquent, serré, et profond. la circonstance du grand froid que ce Orsien avoit enduré, après avoir reçu le coup, faisoit craindre une fluxion de poitrine. la plaie étoit sèche, sans emphysème ni hémorragie; elle fut pansée avec un plumaceau chargé de Osanna de Commandeurs, et par dessus des Osannes — Comprimés imbibés d'une décoction emolliente au miel. on fit à ce Orsien quatre petites saignées dans l'espace de 30 heures, pour tâcher de parer aux accidens — les plus pressans, et le conformer en même temps à son état de faiblesse; il fit usage d'une infusion de vulnéraire édulcorée avec le sirop de guimauve. pendant deux jours de ce traitement, il resta presque toujours dans le même état, mais le troisième jour il survint des déjections fréquentes par le bas, accompagnées de ténismes, au point qu'il fut obligé de se mettre sur le dos, au moins trente fois — durant la nuit, et guères moins pendant le jour. Ce nouvel accident m'en fit mal augurer, d'autant plus que je venois de lire dans Hippocrate. (Eos. No 368). que lorsque la violence de la suffocation contraind le malade à rendre ses excréments, il est désespéré. j'appellai le Médecin de l'hôpital en consultation, et le chirurgien Major du régiment: Nous convinmes bien du danger imminent où étoit ce Orsien, mais n'étant pas d'accord sur les moyens qu'il falloit tenter — pour l'engager, je temporisai jusqu'à ce que je pusse saisir quelque indication plus claire, pour agir. tous les symptômes en dessus Continuoient néanmoins en empirant, le lendemain de la consultation qui étoit la cinquième jour depuis la blessure, j'apparus, le matin, à deux travers de doigt de la plaie, entre les côtes où le coup avoit pénétré, une légère élévation, l'en fut assez pour me déterminer à ouvrir, dans cet endroit, il en sortit sur le champ, un jet de pus, qui vint ensuite en abondance, et d'une qualité louable; je prolongai l'incision jusqu'à la plaie pour n'en faire qu'une, afin de donner au pus, plus de facilité à s'évacuer. je mis entre les lèvres de la plaie, une osandlette de linge fin, et par dessus un plumaceau épais et sec, pour que la supuration put aisément s'imbiber, à mesure qu'elle sortoit, un emplâtre d'onguent de la mère, avec les Comprimés nécessaires, maintenues convenablement et sans gêne, par le bandage de corps, furent les seuls choses employés dans ce premier pansement; dans les suivans, je trempai la osandlette dans une décoction d'orge avec un peu de miel, et le reste de l'appareil à l'ordinaire. ma grande attention étoit de ne laisser, que le moins de temps possible, cette plaie exposée à l'introduction de l'air, qui faisoit souffrir d'une manière remarquable le Orsien, aussitôt que l'appareil étoit levé, sur tout dans les premiers jours. je fus d'abord enchanté d'avoir rencontré juste dans l'opinion que j'avois eue de l'existence de ce



dépôt, mais dans des circonstances aussi délicates, je ne pouvois encore me promettre de l'opération, tout le succès quelle a eu. Le Orsini dormit passablement la nuit suivante, et dès lors la diarrhée, l'oppression, et la difficulté de se tourner, ont toujours été en diminuant, et ont cessé totalement au bout de huit jours; le pus cessa aussi de sortir de l'intérieur après environ quinze jours, la plaie ensuite se remplit de chairs d'abord molles et longues, mais elles n'ont pas tardé à devenir osseuses, au moyen de la pierre infernale, et des autres d'excitaf que nous y avons employés jusqu'à la fin, comme le vin miellé, l'onguent Orsini varié. Ce Orsini a enfin été en état de sortir de l'hôpital, bien guéri quarante deux jours après son entrée.

4.^e observation

Sur un Coup d'Épée dans la poitrine, qui y occasiona un abcès
Le nommé Jean Guillon, dit la chenai, âgé d'environ 25 ans, fusilier au régiment royal la marine, Compagnie de chateau Brodeau, entra à l'hôpital militaire de Orsini le 24 avril 1777. venant de recevoir trois coups d'Épée l'un des quels pénétra, du côté droit, entre la dernière des vraies Côtes, et la première des fausses, Environ quatre travers de doigt près du Sternum, les deux autres coups étoient de peu de conséquence. la plaie de la poitrine étant exempte de signes de complication, fut pansée à plat de même que les autres, on ne négligea pas pour cela les remèdes généraux. la fièvre néanmoins survint tôt après, avec une grande difficulté de se remuer. une légère élévation qui se manifesta le cinquième jour, dans l'endroit du Coup, me fit augurer qu'il y avoit un amas d'un liquide quelconque; je rouvris incontinent la plaie que je dilatai assez complètement, il en sortit un pus Orsini et lié de quoi a rempli la Cogue d'un oeuf dès ce moment le Orsini fut à son aise, et la fièvre se dissipa, sans plus revenir. il fut pansé avec une Langnette de linge fin, d'abord sèche, et ensuite trempée dans un mélange d'eau subérinaire, et de miel; la Suppuration tarit du fond de la plaie en une douzaine de jours, et dans l'espace de vingt huit, il a été guéri parfaitement.

5.^e observation

Sur un Dépôt purulent à la suite d'un Coup de Raïonette, dans la poitrine.
Le nommé Elot Didot, dit Didot, âgé de 22 ans, grenadier au régiment de piémont, Compagnie de Tilli, le 21. février 1776. reçut un Coup de Raïonette entre les Costilages de la troisième, et quatrième des fausses Côtes, quatre travers de doigt du xiphoides, du côté droit; Ce grenadier au lieu de venir sur le champ à l'hôpital chercha les secours dont il avoit besoin, retourna à la chambre avec ses camarades, ou il se gouverna à sa fantaisie; la fièvre ne tarda pas à venir, et, successivement l'oppression, et les douleurs pulsatives et gravatives, aux environs du Coup, l'obligèrent enfin d'entrer à l'hôpital militaire de Orsini, le 24. du même mois, qui étoit le troisième jour de sa Orsiniure, il le tenoit alors tout courbé sans pouvoir se

redresser, ni presque faire de mouvement, je me hâtai de le faire saigner, les Embrocations, et les fomentations, émollientes et résolutive ne furent point négligées, on continua d'employer les moyens qui parviennent les plus propres à favoriser la résolution de l'abcès sans cependant trop la contraindre, mais elle étoit de nature à se terminer en suppuration, ainsi la voyant déclarée par les symptômes qui la caractérisent, je rouvris la plaie, et je la dilatai suffisamment pour donner une issue facile au pus qui sortoit en assez grande quantité. le malade éprouva un soulagement dans l'instant. je l'engageai à se tenir couché sur la plaie la plus qu'il pouvoit, après y avoir laissé une onguettede de linqui doux pour faciliter de plus en plus la sortie du pus, qui se trouvant de bonne qualité ne laissoit qu'un d'autre vicié à remplir, dans les pansements, que celles s'empêches qu'il ne séjourna dans la plaie, et que l'air extérieur ni entra, que le moins possible: par ces attentions seules, il se trouva chaque jour de mieux en mieux. Nous eûmes la dix variation successive, et néanmoins assez prompte de tous les accidents qui l'avoient tourmenté. Vers le 24.^e jour de son traitement, il se trouvoit déjà trop bien pour se contenter du régime, et des alimens que je lui prescrivois, il s'échappa, ce jour là, de l'hôpital pour aller faire une débauche au cabaret, qui fut suivie, le soir même, d'une tention très douloureuse dans le lieu de la plaie, avec fièvre, ces nouveaux accidens se dissipèrent en peu de jours, par les soins qu'on y donna, mais la fièvre récidiva avec le caractère de fièvre tierce, ce qui nous engagea, après quelque accès, de recourir au quinquina, qui produisit l'effet que nous en attendions. Depuis cette échappée, on observoit ce malade avec encore plus d'attention, ce qui lui déplaisoit fort, et fut cause que cet homme très indocile voulut absolument sortir de l'hôpital le 26. du mois d'avril suivant, la plaie alors ne rendoit que très peu de chose, mais elle n'étoit pas encore totalement fermée, à cela près, il étoit assez bien rétabli.

réflexions

Dans les Abscesses qui font le sujet des trois observations ci dessus, et qui ont occasionné des amas de pus dans la poitrine, on sent assez le besoin que la Nature avoit des secours de l'art, sans les quels il y a toute apparence qu'elle auroit succombé. on sent encore que l'art ne pouvoit qu'être porteur de secours salutaires et efficaces, que par l'opération. Ces propositions me semblent de la plus grande évidence. mais il me paroit essentiel de remarquer, que dans ces circonstances, la Nature avoit pour ainsi dire disposé les choses pour le succès des opérations qu'elle exigeoit, et qu'elles n'ont été si utiles que parce qu'elles ont été faites précisément dans les tems indiqués. — n'est il pas étonnant en effet, que les dépôts qui se forment à l'occasion de ces Abscesses, quoi qu'ils soient placés dans des endroits, délicats et dangereux, n'aient pas moins besoin, ainsi



que ceux des autres parties, de quelque tems, pour parvenir à un certain point de maturité, avant le quel on ne les ouvre qu'avec impuissance, et sans augmenter le mal: avec cette différence cependant que ceux dont il est ici question souffrent bien moins le délai de l'opération que les autres, quand une fois, par un seul signe univoque, on a pu l'assure de la fluidité de l'humeur qui les forme. Les partisans des dilatations provisoires pourroient imaginer que par leur moyen, on auroit peut-être pu prévenir la formation de ces abcès, en tenant, disant-ils, la plaie dilatée, elle sert comme d'une porte toujours ouverte pour la sortie des humeurs. à mesure qu'elles abordent les parties osseuses, de cette manière, on empêche qu'elles ne s'enflamment, et par conséquent qu'elles ne forment ces amas de pus. mais les praticiens savent bien que, quoique l'art ne manque pas de moyens propres à lever la nature, pour résoudre une tumeur, quand elle y est disposée, et pour modérer les grandes supurations, il n'en a point qui puisse l'empêcher absolument de produire cette même supuration, quand elle est bien décidée à terminer une maladie par cette voie. ils sentent que ce raisonnement fonde' sur l'utilité de cette porte ouverte, n'est que spécieux, et que dans ce sens figuré, elle serviroit plutôt à l'introduction de l'ennemi, dans un lieu où on en a plusieurs à craindre, qu'à la sortie de celui qu'on ne peut pas même encore bien reconnoître. cette raison d'ailleurs n'a aucune force chez les vrais connoisseurs, qui n'ignorent pas que les vaisseaux divisés ne laissent pas longtems leurs orifices ouverts et ouverts, mais qu'ils se retirent aussitôt, se ferment, se resserrent, irritent, et opposent par ces raisons constantes, un obstacle au passage des humeurs qui circulent, et cela proportionnellement au nombre des vaisseaux coupés, ils sont persuadés que c'est bien plus de cet obstacle, et de la disposition particulière où se trouve généralement l'économie animale, ⁺ que naissent les accidens qui surviennent après l'opération. — que d'un épanchement médiocre de sang qui se résorbe le plus ordinairement, et dont nous n'avons reconnu aucun vestige, parmi les amas de pus, survenus aux trois osseures dont nous venons de donner l'historie. —

6.^e observation

Sur un corps de soldat à la partie inférieure de la poitrine, plongeant de haut en bas, et pénétrant jusqu' dans le foie.

Le nommé pierre péron, dit Discharmes, fils du régiment de Dauphiné, — Compagnie des chasseurs, âgé d'environ 25 ans, fort et robuste, fut apporté à l'hôpital militaire de Briançon le 13. mai 1778. vers les dix heures du matin, alaire d'un corps de soldat qui venoit de recevoir dans l'hypocondre droit, entre la seconde et la troisième des fausses côtes, Comptant de bras en haut. — quoique le coup n'interessa la poitrine que dans la partie inférieure, le soldat ne laissa pas de rendre des exhalats extranglantes, peu de tems après avoir reçu le

coup, il sentit tout de suite que ces forces l'abandonnoient, il avait peine à se remuer, son pouls étoit très petit et concentré, la plaie saigna considérablement. Ces accidens me déterminèrent à l'opérer avec précaution, pour me mettre plus au fait des parties lésées, je reconnus par la direction de la sonde, que la scissure étoit en traversant la partie inférieure de la poitrine, avoit percé le diaphragme et pénétré jusque dans le foie, de la profondeur d'environ un ponce, suivant l'évaluation que nous en fîmes, d'après la portion de la sonde qui entroît dans la plaie. L'hémorragie aiant été arrêtée assez facilement avec de la charpie sèche, je mis sur tout le côté des compresses épaisses, imbibées de vin chaud, je recommandai au malade de se tenir couché sur la plaie, d'observer la filasse, et de garder la diète la plus exacte, de boire de temps en temps, mais à petits coups d'une infusion légère de vulvaire : son pouls s'étant relevé sur le soir, nous lui fîmes une saignée, le lendemain on lui en fit deux autres, à cause de la douleur, et de la fièvre qui continuoient, mais dès le troisième jour, nous eûmes lieu de croire au succès des suites de cette opération, par l'amélioration que nous trouvâmes dans son état. Dans les pansements qui suivirent la première, au lieu de charpie sèche, nous nous servîmes de phlegme imbibé de suc de Commandeur, et le reste de l'appareil à l'ordinaire. — Le malade garda un régime sévère pendant huit jours après lesquels nous lui rendîmes, par degrés, l'usage des alimens solides, il a continué, chaque jour de se trouver de mieux en mieux, en sorte qu'il fut en état de sortir de l'hôpital le premier du mois de juin suivant, sans se ressentir d'aucune incommodité. —

7.^e observation

Sur un coup de scissure, pénétrant profondément, dans la poitrine. Le nommé Louis la galie, dit la galie, âgé d'environ 22 ans, grenadier au régiment de piémont, Compagnie de Lili, fut amené à l'hôpital militaire de Briançon, le trente janvier 1776, vers les cinq heures après midi, pour un coup de scissure qui venoit de recevoir, dans la poitrine, trois travers de doigt, au dessous du tétou, du côté droit. il étoit aisé de juger, par la largeur de l'ouverture extérieure de la plaie, par la douleur profonde dont se plaignoit le malade, par l'embarras de la respiration, et par le sang qu'il rendoit abondamment avec les évachats, que le coup avoit pénétré profondément dans le poulmon. Comme cet accident étoit arrivé au sortir du Cabaret, je différai la saignée qu'il exigeoit, jusqu'à dix heures du soir; il fut pansé sur le champ, avec des compresses, épaisses, trempées dans le vin chaud, le lendemain, je trouvai que les mêmes symptômes subsistoient, et que la douleur, dans la poitrine, étoit très considérable, au moindre mouvement



que le Docteur faisoit, il fut En conséquence saigné trois fois, dans le Coursant de cette journée, j'y lui fis donner une légère infusion de vulnéraire, qu'il devoit à trois petits Coups, et j'y lui recommandai de garder soigneusement, le silence, et la Diète. Le troisième jour, il se trouva mieux à tous égards, j'y la fis néanmoins encore saigner pour la cinquième fois, afin de le prémunir, contre les Nouveaux accidens que la Nature de la Blessure pouvoit faire naître. Le même régime fut continué six jours de suite au bout des quels, il fut en état de prendre des alimens solides, il avoit grand appétit, mais nous eumes grand soin d'empêcher qu'il ne le satisfît, par quel qu'aliment de Contrebande. — chaque jour on augmenta ses viures, proportionnement à son état, moienant quoi, il sortit de l'hôpital parfaitement guéri après quinze jours de traitement.

8.^e observation

Sur un Coup de sabre, plongeant dans la poitrine, qui causa sur le champ un vomissement de sang, et plusieurs autres accidens graves.
 nota . . . Le Docteur qui fait le sujet de cette observation, ainsi que ceux de la 12.^e et de la 13.^e ont été traités dans l'hôpital Militaire de Montdauphin, ou j'étois alors chirurgien major, et du quel je sortis, au commencement de 1775. pour entrer dans celui de Orvianon. —

Le Nomme Jean Lorr, dit Sans façon, grenadier au régiment de Lamballe, Compagnie de sabre, fut apporté à l'hôpital Militaire de Montdauphin, le 9. juin 1764. — pour un Coup de sabre qu'il venoit de recevoir, du quel la pointe avoit plongé — fort avant, dans la partie supérieure, laterale, droite, de la poitrine, entre la troisième et la quatrième des vraies Côtes. il rendit sur le champ, le sang par la bouche. à son arrivée à l'hôpital, il étoit dans une grande agitation, il vomissoit le sang à gros bouillons, En toussant Continuellement, il paroisoit sur le point d'étouffer. j'y mis sur la plaie un peu de charpie avec du Osauime de Commandeur, et des grôres Comprimés trempés dans du vin chaud, que j'y maintiens par un Bandage convenable, il fut incessamment saigné, puis on lui fit uxor, par Euillérées, de quart d'heure en quart d'heure, d'une potion faite avec l'alun de roche, le sang de dragon, le sirop de quinquaine, et la decoction de Consolida major. j'eus grand soin de lui faire garder le silence, et la Diète la plus sévère; il fut saigné douze fois en trois jours, mais chaque saignée étoit petite, surtout les dernières. il cessa de rendre le sang, par la bouche dès le second jour, et pendant le troisième, mais le quatrième il recommença d'en cracher encore beaucoup en toussant avec peine; il avoit alors le pouls faible et fréquent, ce qui ne nous empêcha pas de lui ouvrir la veine encore deux fois ce jour là, pour tirer seulement Environ une once de sang chaque fois. une Osouffissure qui se

manifesta le cinquieme jour, d'abord au visage, et peu après, dans toute l'habitude, nous avettit de ne pas pousser plus loin le remède. mais aussi le jour la même, nous trouvames le pouls plus réglé, et la respiration moins gênée: Nous substituames à la potion ci dessus, dont le ordene se dégoûtait, un Loach fait avec la gomme adragant, le ordene de orabain, et le sirop de Capillaire: la ordonon fist toujours une infusion légère de plantes vulnéraives. Le sixieme nous le trouvames en état de prendre des alimens solides, il commença par des petits cremes de ris, qu'on fist plus grosses les jours suivans. par ces moyens tous les accidens disparurent successivement, de sorte qu'à au bout de douze jours — notre attention principal étoit d'empêcher qu'il ne satisfît son appétit, il sortit de l'hôpital parfaitement guéri le vingtneingieme jour de son entrée

réflexions

il ne seroit sans doute pas difficile de produire quantité d'exemples de coups pénétrans dans la poitrine, ressemblans plus ou moins à l'un, ou à l'autre de ceux qui nous ont donné lieu de faire les trois observations ci dessus et que nous avons rapporté. Comme preuve des ressources qu'on trouve dans la nature et l'art, pour la résolution des épanchemens médiocres dont on a lieu de soupçonner l'existence. dans les personnes de ces trois militaires, les accidens primitifs qui ont accompagné leurs blessures, ne permettent guères de doutes qu'il n'y ait eu quelque épanchement: Cependant la crainte d'augmenter le mal par une opération trop peu indiquée d'un côté, et de l'autre l'espoir fondé sur l'expérience, nous fist augurer que les autres secours de l'art que nous y emploions, moins dangereux et mieux indiqués, suffiroient pour les dissiper, et notre espérance ne fut point trompée.

9.^e observation

Sur un Emphysème très Considérable, et autres accidens graves causés par la Compression, et une percusion forte de la poitrine. —

Le 21. Novembre 1775. Le Nomme' pierre frenot, dit frenot, agé de 25 ans, d'un tempérament vigoureux, Soldat au régiment de piémont, Compagnie de montigni ayant Entrepris de Couper un gros arbre, il lui tombe sur le Corps, de manière qu'il se trouva pris, entre le tronc de cet arbre, et un rocher, le choc porta transversalement à la partie supérieure de la poitrine, du côté droit, et à la region hypochondriaque gauche; cet accident arriva vers les dix heures du matin, dans un village, situé à trois quarts de lieu de cette ville; il fut saigné d'abord assez amplement. un gonflement Emphysématique parut sur le champ. huit hommes qu'on détacha pour aller le chercher, l'apportèrent à l'hôpital militaire de Orançon, vers les six heures du soir. l'emphysème étoit déjà



parvenu à un tel point, qu'il n'étoit plus possible de distinguer, si il y avoit quelque fracture, ou luxation, le cou, le visage, tout le tronc et les ossements étoient d'une grosseur prodigieuse, les extrémités seules étoient exemptes de ce gonflement. La difficulté de respirer, le crachement de sang, la petiteur, et l'intermittence du pouls, les anxiétés, tous ces symptômes joints à l'énormité de l'emphysème démonstroient assez le délabrement des organes contenus dans la poitrine, et nous donnoient bien lieu de craindre pour la vie du malade. Nous lui couvrîmes tout le corps avec des grosses compresses imbibées de vin aromatique, animé de sel ammoniac, et d'esprit de vin; nous lui fîmes user, par cuillerées, d'une potion faite avec l'huile d'amandes douces, l'eau de plantain, l'alun de roche, le sang de dragon, et le sirop d'oreillet. Le lendemain nous lui fîmes faire encore deux petites saignées acaus de l'oppression qui étoit plus forte, et du crachement de sang qui devenoit plus abondant, elles opérèrent une diminution sensible de ces accidens. Le malade ne prenoit que peu de souillon à la fois, et seulement de cinq en cinq heures, une légère infusion de vulnéraire lui servoit de oraison; on avoit soin que les compresses qui le couvroient fussent toujours humectées, et qu'il garda le silence. après environ cinquante six heures de ce traitement nous nous aperçûmes que l'emphysème diminuoit, de même que l'oppression; et le crachement de sang, que le pouls devenoit meilleur. Nous supprimâmes la potion dont le malade étoit las. mais nous continuâmes les mêmes toniques, et nous lui fîmes garder une diète sévère jusqu'au huitième jour; alors le gonflement étant diminué au moins d'un tiers, nous reconnûmes que l'extrémité interne de la clavicule étoit luxée antérieurement sur le sternum, nous en fîmes la réduction avec assez de peine, et nous en eûmes encore davantage à la maintenir en place, acaus de la faiblesse et du mauvais état de la poitrine du malade, qui ne lui permettoient pas de supporter un bandage tel qu'il auroit convenu, cependant avec le temps nous en vinmes à bout; la douleur qu'il ressentait à l'hypocondre gauche, fut la dernière chose à se dissiper. il resta aussi une petite éminence à l'articulation de la clavicule avec le sternum, mais qui n'incommoda pas les différens mouvemens du bras. à cela près, le malade sortit de l'hôpital bien guéri le quatre janvier suivant.

réflexions

Comme il y a beaucoup d'apparence qu'un délabrement dans la poitrine, tel que celui que nous venons de raconter, n'a pu se faire, sans avoir été accompagné de quelque épanchement; j'ai cru que cette observation, quoi qu'elle fût sur un genre de orlisme, différent de celui des plaies pénétrantes dans la poitrine,

ne seroit pas déplacée ici, parce qu'elle me semble également propre à mon objet, qui est de démontrer jusqu'à quel point on peut compter sur la résolution du sang épanché dans la poitrine.

10.^e observation

Sur un coup d'épée dans la poitrine, traversant, suivant les apparences la région du Cœur, suivi aussitôt des accidents les plus alarmans, terminée néanmoins par une prompte guérison.

Le Nomme Jean Vidal, dit la Sague, âgé d'environ 20 ans, fusilier au régiment de Dauphiné, Compagnie des chasseurs, fut apporté à l'hôpital militaire de Orléans, le 4 juin 1778. pour un coup d'épée qu'il venoit de recevoir entre les Cartilages de la sixième et septième des vraies Côtes, tout près du Sternum, du côté droit. — En voyant ce Orlénois, nous crûmes qu'il expiroit, l'image de la mort étoit peinte sur son visage et sur ses lèvres; ses yeux étoient fixés, et son pouls ne faisoit sentir qu'une peine, quelques pulsations très faibles; tous ses membres étoient froids, et n'avoient aucun sentiment. Ses Camarades qui l'avoient apporté, et qui avoient vu le combat, nous dirent qu'il avoit marché trois ou quatre pas, après avoir reçu le coup, puis qu'il étoit tombé roide, le visage contre terre, qu'ayant accourus, et voyant qu'il saignoit beaucoup dans cette position, qu'ils le retournèrent sur le dos, et que dans la crainte qu'il ne mourût là, ils s'étoient dépêchés de l'apporter à l'hôpital. Nous lui fîmes avaler quelques Cuillerées de bon vin, en qualité de Cordial, cela parut le ranimer un peu. La plaie extérieure étoit sans aucun gonflement ni hémorragie, mais la chemise et ses habits, en s'entr'ouvrant, témoignaient, ainsi qu'on nous le disoit, qu'elle avoit d'abord répandu assez de sang. Nous la pansâmes avec le Baume de Commandeur, et des Compresses trempées dans le vin chaud; ce Orlénois passa la journée, (ce fut le matin qu'il reçut le coup) dans un état agonisant, il dormit peu pendant la nuit, le jour suivant, il se plaignoit d'une douleur assez vive, répandue vers l'angle inférieure de l'omoplate, du côté gauche, j'aperçus, dans cet endroit, une petite élévation emphysemateuse, il cracha plusieurs fois le sang pur, la respiration n'étoit que peu gênée, le pouls étoit relevé, on lui tira environ une livre et demi de sang, en trois fois, dans le courant de cette journée, il s'en trouva Orlénois, mais l'emphyseme se prolongea de l'endroit où il avoit d'abord paru, et augmenta de façon que le troisième jour, tout le côté gauche de la poitrine, jusqu'au cou, et l'oreille, du même côté, en furent atteints d'une manière très marquée, tandis que le côté droit, ou étoit l'entrée du coup, en fut absolument exempt. J'eus grand soin que ce Orlénois garda la diète, le silence, et le plus grand repos. Dès le troisième jour, le pouls



Commencea à le régler, et pour la cinquième, tous les accidens furent dissipés à la réserve de l'emphysème qui subsista pendant une quinzaine de jours, mais — chaque jour en diminuant. Le vin aromatique mêlé d'eau de vie, fut le topique que j'employai pour la dissiper, le malade sortit de l'hôpital, bien guéri — le 22. Du même mois.

réflexions

Cette observation seroit susceptible de plus d'intérêt, si, dans la suite, il étoit possible d'y joindre l'examen intérieur de la poitrine de celui qui y a donné lieu, lorsqu'il seroit mort. jusqu'à l'on doutera quelles ont été les parties réellement blessées, par ce coup, et en quel lieu elles l'ont été. mais comment expliquer des accidens si graves, et si subits. Comment concevoir la cause d'un emphysème éminemment douloureusement vers l'angle inférieur de l'omoplate gauche, si la pointe de l'épée ne s'est point arrêtée là, après avoir traversé toute la capacité gauche de la poitrine. or si l'épée a fait tout ce trajet, comme il est vraisemblable, on conçoit que l'air pouvant partir de l'intérieur du poulmon droit, pour s'insinuer — par l'ouverture de la plèvre, dans le tissu cellulaire qui occupe le côté gauche, y aura produit l'emphysème. mais si le coup a parcouru toute cette région, il n'est guères possible qu'il l'ait fait, sans intéresser le péricarde, et le Cœur, car pour le médiastin, le poulmon, et la lame postérieure de la plèvre, il n'y a pas moyen d'en douter. il semble qu'on pourroit conjecturer de ce fait, que l'épée étant fort étroite, et très affilée, elle n'aura divisé que peu de fibres, dans les organes qu'elle a traversés, et que le temps de faiblesse pendant lequel ces organes ont pour ainsi dire cessé leurs fonctions, ou qu'ils ne les ont faites que faiblement, a peut-être été le temps de repos suffisant, dont la Nature a profité pour consolider ces légères divisions. — quoi qu'il en soit, nous croions que cette observation peut convenir, avec celle qui va suivre, pour montrer que les plaies qui intéressent les parties essentielles à la vie, peuvent s'étendre promptement, sans qu'on puisse s'en prendre aux épanchemens légers qui peuvent s'y joindre, mais qui se dissipent aisément.

11.^e observation

Sur un Coup de Baïonnette dans la poitrine, traversant obliquement, de droite à gauche, sous le Cartilage xiphoïde, qui donna lieu à une élatation qu'on fut obligé de reformer sur le champ. —

Le nommé François Corroi, dit la ferte, fusilier au régiment royal-lamaine, Compagnie de veli, fut apporté à l'hôpital militaire de Briançon, le 14 mai 1777. pour un Coup de Baïonnette qu'il venoit de recevoir, dans la poitrine, pénétrant obliquement de droite à gauche, et de bas en haut, sous le cartilage xiphoïde. Ce blessé fut d'abord d'une faiblesse extrême, il ne pouvoit se soutenir, ni même remuer, il avoit la respiration très gênée, et le pouls très petit et concentré. la plaie n'avoit point rendu de sang. Des symptômes si pressans m'inquiéterent, et furent cause que je cherchai à m'en éclaircir davantage, en dilatant cette plaie, l'ayant donc agrandie suffisamment pour y introduire le doigt indicateur, je sentis distinctement les battemens du Cœur à travers le péricarde, qui venoient frapper mollement sur le bout de ce doigt. je fis reconnoître ce phénomène à un élève entendu de l'hôpital, ce qu'il fit avec la prudence que le cas exigeoit. mais, voyant que cette dilatation ne donnoit issue à aucun liquide, et que la respiration souffroit plus qu'auparavant, je sentis quelle devenoit plus nuisible que salutaire, je me priai en conséquence de reformer cette plaie, et d'en procurer la réunion le plutôt possible. je ne cherchai plus de ressources, contre les accidens pressens, que dans les saignées proportionnées aux forces du blessé, dans le silence, le repos, et la diète que je lui fis observer strictement, pendant trois jours, durant les quels je le crus en danger. mais les symptômes fâcheux qui l'avoient d'abord menacé aiant commencé à disparaître, il ne fut pas longtems à récupérer ses forces, il sortit de l'hôpital parfaitement guéri, après un traitement de vingt quatre jours.

12.^e observation

Sur un Coup de Baïonnette, dans la poitrine, dont les suites sont devenues funestes, par l'indocilité, et l'emportement du blessé.

Le premier du mois d'août 1774 le nommé Jean Baptiste Gauthier, dit Min d'ancres Caporal au régiment du quevej, Compagnie de Carreijon, fut apporté à l'hôpital militaire de Mont Dauphin, acause qu'il venoit de recevoir un grand Coup de Baïonnette, entre la troisième et la quatrième des vraies Côtes, près du sternum, du côté droit. Ce Coup parut d'abord mortel par sa profondeur, et par la quantité de sang que le blessé vomit ou



cracha, cependant au milieu des saignées répétées et proportionnées à ses forces, du filasse, et d'une diète rigoureusement observée, il parut hors d'affaire, dès le cinquième jour, déjà le poulx étoit réglé, et la respiration assez libre, mais le sixième jour, abusant de son bon état, il ne voulut pas se contenter d'un peu de ris que j'avois fait mettre dans son broûillon, il trouva moyen de se procurer des raisins secs et du pain, dont il mangea trop, et qui pis est, il se mit, presque en même temps, dans une grande colère, contre un de ses camarades. il ressentit incontinent de la douleur dans l'endroit de la blessure, la fièvre ne tarda pas à s'allumer, l'oppression ensuite et les faiblesses; ces accidents ne firent qu'augmenter, malgré nos soins, jusqu'au troisième du mois, qui fut le jour de la mort. — par l'ouverture du cadavre, nous vîmes que le cœur avoit pénétré plus de trois pouces dans le poulmon, tout le trajet du corps étoit enduit de suppuration, mais sans amas particulier de pus, le lobe étoit tout flétri et diminué de volume de plus de moitié, et tout ce côté de la poitrine étoit inondé d'eau sanguinolente.

réflexions

Nous Croions que la Colère à laquelle le soldat se livra si mal à propos contribua plus que toute autre chose à rouvrir la Cicatrice du poulmon, sans doute encore trop faible pour résister à l'effort du sang qui y afflua avec impétuosité, par cette passion. La plaie ouverte de nouveau aura distillé cette sérosité, provenant d'un sang dépourvu de ses globules rouges, tant par l'hémorragie, que par les saignées. mais si on fait attention que cet épanchement n'étoit qu'un effet secondaire, et non la cause du mal, on sentira que l'opération de l'empyème n'eût été qu'un moyen insuffisant de sauver cet homme, cependant, nous eussions, dans ce péril extrême, tenté cette opération, si nous eussions pu nous assurer de l'existence de cet épanchement.

13.^e observation

Sur trois Corps de Orléannoise dans la poitrine, des quels, deux traversoient le diaphragme, et firent mourir le soldat, sans avoir donné aucun signe du vice fardouque.

Le Nomme' Antoine roi, dit le roi, appointé au régiment de poulon, Compagnie

de ribechem, fut apporté à l'hôpital militaire de Montcauphin le 3 novembre 1772. vers les huit heures du soir, il étoit froid et sans connoissance, il avoit reçu, étant dans une grande ivresse, plusieurs coups de saïonette, dont trois à la poitrine, chacun des quels pouvoit lui procurer la mort. on s'occupa d'abord à le réchauffer; pendant qu'on le pansoit, il vomit le vin en grande abondance, peu après la connoissance lui revint, on profita de ce moment pour le confesser, il eut ensuite plusieurs frissons dont on le tiroit en lui faisant fléris des eaux spiritueuses, il ne se plaignoit alors de rien si non d'une envie accablante de dormir. aucune de ses plaies n'étoit environnée d'empyème, et la respiration ne parut laborieuse qu'environ un quart d'heure avant la mort, qui arriva vers les deux heures après minuit.

par l'ouverture que nous fîmes du cadavre, nous suivîmes le trajet des coups il y en avoit un qui plongeant de haut en bas, entre la quatrième et la cinquième des vraies côtes, du côté gauche, traversoit le poulmon, le péricarde, et le diaphragme, un autre pas moins périlleux, entroit entre la sixième, et la septième des vraies côtes, du côté droit, intérois le poulmon, traversoit le diaphragme, et le foie jusqu'à la vésicule du fiel; ce dernier coup avoit occasionné un épanchement, et une infiltration de sang considérable dans le bas ventre. le troisième coup avoit été porté à la partie supérieure de la poitrine, entre la seconde et la troisième côtes, du côté droit, il pénétrait environ de deux travers de doigt dans le poulmon.

réflexions



Dans des circonstances aussi funestes, on sent assez que l'art ne peut rien pour garantir la vie des orléans. mais ce qui nous a paru digne de remarque, c'est que celui, duquel nous venons de faire la malheureuse histoire, n'ait eu, avant la mort, aucun de ces mouvements convulsifs, appellés, vire sardonique, quoi qu'il ait survécu à ses coups sept à huit heures, après avoir reçu ses coups, dont deux traversoient le diaphragme. le orléans qui a donné lieu à la sixième observation ci dessus, avoit reçu un coup qui traversoit aussi cette cloison, sans qu'il ait rien éprouvé qui ait rapport à ce vire. nous disons à cette occasion que nous avons vu plusieurs fois le diaphragme intervenir dans l'une et l'autre de ses

portions, par des suaires, et par des dépôts, et que néanmoins nous n'avons
 jamais vu que ces différentes affections fussent accompagnées du vice
 lardonique, que presque tous les auteurs donnent comme le signe certain
 de la lésion de ce viscère. quelle peut donc être la cause de l'abaissement
 de ce symptôme, dans les cas qui se sont présentés à nous : si ce n'est qu'on
 peut dire, que la sympathie des nerfs, peut à plusieurs égards, ne se rencontrer
 que dans un point, et que ce point n'étant point l'ère, le symptôme de
 la correspondance ne joue pas. /.

fin

n° 56.